

Schmid et Mesnard, qui dirigeaient l'hôpital militaire à Landau quand l'arsenal fit explosion en 1793. Cet auteur raconte (1) que « sur 92 enfants nés quelques mois après l'explosion, il y en eut 8 qui tombèrent dans une sorte de crétinisme et qui en moururent avant l'âge de cinq ans; que 33 vécurent languissants jusqu'à huit ou dix mois; que 16 périrent en naissant, et que 2 vinrent au monde avec de nombreuses fractures des os longs. »

Ce sujet (je veux dire la connexion sympathique qui existe entre l'état actif de l'utérus et des ovaires et l'état mental) mérite de nous arrêter un peu plus longtemps. Je signale tout d'abord le développement soudain qui se produit dans l'être mental et moral au moment de la puberté, et que chacun peut constater. De cette augmentation de la susceptibilité du système nerveux, de cette sensibilité morale à un excès morbide dans la même direction, le pas est facile à franchir (2), et cette condition spéciale est entretenue par la menstruation (3); elle est augmentée à chaque période cataméniale (4), ou même elle peut dégénérer en vésanie par une suppression brusque des règles (5). J'ai rencontré plusieurs exemples de ces faits, et les auteurs que j'ai consultés ne les regardent pas comme rares (6). Cette espèce de solidarité qui existe entre l'état mental et les fonctions utérines est encore bien plus évidente dans le nouveau développement que la grossesse imprime à l'économie de la femme. La sensibilité éveillée par la puberté se développe encore notablement et devient même quelquefois la cause de certains troubles. Les modifications organiques apportées dans l'état local sont accompagnées, comme je l'ai déjà dit, par une irritation nerveuse générale qui se révèle à différents degrés et de façons très-diverses. Peu de femmes sont parfaitement maîtresses d'elles-mêmes, ou d'humeur égale pendant la grossesse. De petites choses les ennuient, des misères les dépriment, ou bien elles sont exaltées et montrent toutes les légèretés d'un caractère capricieux qui ne leur est pas habituel. Souvent les natures les plus douces deviennent irritables, acariâtres et querelleuses. Un de mes clients me rapportait que sa femme, qui ordinairement avait le meilleur caractère, et qui lui était extrêmement attachée, devenait irritable et le querellait constamment, et de préférence à tout autre, aussitôt qu'elle commençait une grossesse: c'était pour lui un signe auquel il ne se trompait pas. Montgomery raconte le fait d'une dame qui pendant les deux ou trois premiers mois de la grossesse devenait si irri-

(1) Percy, *Dictionnaire des sciences médicales*, article DÉTONATION, t. IX, p. 11. Paris, 1814.

(2) Laycock, *Treatise on the nervous diseases of women*. London, 1840, p. 551.

(3) Haslam, *Observations on madness and melancholy*. London, 1809, p. 215, 232.

(4) Spurzheim, *Observations on the deranged manifestations of the Mind, or Insanity*. London, 1817; *Observations sur la folie*. Paris, 1818, p. 161. — Burrow, *Commentaries on the causes, forms of insanity*. London, 1828, p. 146.

(5) Pritchard, *On Insanity*, p. 18, 19.

(6) Marcé, *Traité de la folie des femmes enceintes, des nouvelles accouchées et des nourrices; et Considérations médico-légales qui se rattachent à ce sujet*. Paris, 1858.

table que, pour employer ses expressions, « elle devenait une véritable plaie de la maison. » Le même auteur rapporte également un fait complètement différent: un monsieur de ma connaissance, dit-il, avait une belle-mère qui avait par tempérament plus de tendance à la brusquerie qu'à la douceur. Lui-même et toute la maison avaient, par expérience, appris à reconnaître chez elle, non sans une certaine joie, le début de ses grossesses, lorsque subitement le soleil et le calme avaient remplacé les nuages et les tempêtes (1).

Lever (2) a observé une dame enceinte de deux mois: jusque-là elle avait été la joie de la maison, elle était gaie; maintenant, au contraire, elle s'asseyait où elle se trouvait, ne tournant les yeux ni à droite ni à gauche. Elle était un véritable automate vivant. Ses mouvements étaient mécaniques; elle vivait, il est vrai, mais elle ne paraissait pas exister. Sa figure semblait sculptée dans l'albâtre. Après son accouchement, elle revint à son état normal. Burrows dit que toutes les fois qu'il survient quelque trouble mental pendant la grossesse, il offre bien plutôt dans la forme maniaque ou mélancolique un caractère d'essentialité que dans le délire succédant à l'accouchement. « J'ai vu, dit-il, deux cas où des symptômes hystériques accompagnèrent la grossesse, et les malades devinrent folles aussitôt après l'accouchement (3).

« On comprend facilement que devant les dangers qui accompagnent toujours l'accouchement, et à plus forte raison quand celui-ci a été précédé de souffrances réelles, une femme soit disposée à se laisser déprimer et à voir l'avenir sous des couleurs peu favorables. Chez quelques-unes, cet état mental n'est que passager et se rassérène à mesure que la grossesse avance; mais il n'en est pas toujours ainsi. Montgomery fait observer que cet état de l'esprit est souvent accompagné de désordres physiques ou causé par eux. Les fonctions de l'estomac ou de l'intestin sont troublées, la patiente se plaint de maux de tête ou de nausées, la langue est chargée, le pouls est fréquent et la peau prend une teinte bilieuse. Un traitement approprié remédiera généralement aux troubles moraux et physiques.

« Quelquefois cet état paraît dépendre de quelque trouble particulier du cerveau, dont nous pouvons difficilement apprécier la nature, et auquel nous serons souvent impuissants à remédier. Dans un cas que j'ai eu il y a peu de temps à traiter, la femme devint maniaque le sixième jour après ses couches et resta dans cette condition pendant plusieurs mois (4). »

Un fait analogue est rapporté par Haslam (5).

(1) Montgomery, *Signs and symptoms of pregnancy*. London 1837, p. 18, 19.

(2) Lever, *Guy's Hospital Reports*, 2^e série, vol. V, p. 22.

(3) Burrows, *Commentaries on the causes, forms and treatment of insanity*. London, 1828, p. 464.

(4) Montgomery, *On signs and symptoms of pregnancy*. London, 1837, p. 20.

(5) Haslam, *Observations on insanity*. London, 1798; *Observ. on madness, second edition of Obs. on insanity*. London, 1809, p. 235.

OBSERVATION I. — J'assistais une dame dans un premier accouchement. Cet événement avait produit sur son esprit une impression profonde, et dès qu'elle fut sûre qu'elle était enceinte, elle se tint pour certaine qu'elle mourrait d'hémorrhagie. Elle arrangea toutes ses affaires en conséquence, de manière à épargner à son mari tout l'embarras et le chagrin qu'elle pouvait. Quand le travail commença, après chaque douleur elle s'écriait : « Voilà l'hémorrhagie. » Les choses se passèrent naturellement ; mais cette idée avait pris sur elle un tel empire que pendant une heure elle délira complètement, puis elle se rétablit.

Ces irrégularités de caractère et ces formes de dépression temporaire sont un acheminement vers des troubles plus sérieux. Chez quelques femmes plus impressionnables, l'esprit sort de son équilibre normal, et elles deviennent partiellement ou complètement aliénées. Esquirol (1) rapporte l'observation d'une jeune femme très-nerveuse qui, à l'occasion de deux grossesses, eut un accès de folie durant chaque fois pendant quinze jours et débutant au moment de la conception. Un certain nombre de femmes étaient entrées à la Salpêtrière pour des accès de folie liées à la grossesse. Montgomery a rapporté les observations suivantes.

OBSERVATION II. — Une dame eut des accès de folie à l'occasion de huit grossesses successives.

OBSERVATION III. — Une dame, trois fois immédiatement après la conception, devint folle : elle demeura dans cet état pendant quelque temps après l'accouchement ; elle recouvrit alors sa raison jusqu'à ce qu'une nouvelle grossesse vint lui enlever la raison.

D'autre part, il peut arriver que la grossesse amende momentanément certains troubles de l'esprit. Goubelly raconte le fait d'une dame qui n'était saine d'esprit que durant la gestation. Le cas très-connu de madame Durant était très-analogue à celui-là. J'ai moi-même vu une dame atteinte de mélancolie parfaitement confirmée, et qui revenait à l'état normal aussitôt qu'elle devenait enceinte.

Généralement ces accès viennent graduellement, continuent pendant un certain cas, et disparaissent avant ou après l'accouchement, sans faire courir aucun danger à la patiente. Il n'en est cependant pas toujours ainsi. J'en ai vu un exemple très-remarquable.

OBSERVATION IV. — Une dame enceinte, en parfaite santé, s'occupait à quelques soins du ménage, tout en causant avec son mari et sa sœur, lorsque tout à coup, sans motif, elle les quitta, se dirigea vers sa chambre à coucher et se tua. Evidemment c'était là un cas de folie soudaine, car jusqu'à ce moment elle avait été parfaitement heureuse et elle était très-attachée à son mari ; mais il y avait des antécédents de folie dans sa famille.

(1) Esquirol, *Des maladies mentales*. Paris, 1838, t. I.

Les différents auteurs ont remarqué que toutes les femmes sujettes à quelque désordre psychique pendant leur grossesse étaient plus que d'autres exposées à la manie puerpérale.

Ces accidents acquièrent encore une gravité beaucoup plus grande en ce qu'il paraît établi que le mal n'est pas limité seulement à la mère, qu'il peut frapper l'enfant, de même qu'on voit les maladies organiques se transmettre par hérédité.

Je n'ai pas besoin de dire que nous sommes bien ignorants sur la cause prochaine de ces attaques. Nous pouvons dire avec Pritchard (1) « que les changements, les modifications dans le cours du sang, exigées par les modifications de tout l'être féminin, peuvent bien expliquer cette susceptibilité morbide du cerveau pendant la grossesse. » En d'autres termes, le cerveau et le système nerveux peuvent, comme les autres organes, être exposés aux irritations réflexes partant du système utérin.

Chez un certain nombre de femmes enceintes, il peut y avoir, en dehors des causes physiques communes à toutes, des causes spéciales psychiques qui les prédisposent aux vésanies. Ainsi, les mauvais traitements d'un mari cruel, ou mieux encore, les cris d'une conscience accusatrice. Tout le monde, je crois, partagera l'opinion de Montgomery (2) dans la description suivante :

« Combien doit être déplorable l'état d'esprit d'une femme qui, séduite par un misérable, puis abandonnée, doit en venir à considérer sa grossesse comme un malheur au lieu de s'en réjouir, et qui, en outre, doit lutter contre un espoir trompé, une affection déplacée, endurer le mépris et la honte, et ne peut trouver aucun soulagement à sa grande affliction ! Combien de fois de telles conditions ont-elles amené des convulsions, combien de fois se sont-elles terminées par la folie, que de fois aussi ont-elles armé d'un glaive suicide la main de celle qui, pour nous servir des expressions de W. Hunter, « aurait pu être une digne et fidèle compagne, une mère heureuse et honorée à travers une longue et bonne vie ; peut-être même ces dernières réflexions ont-elles précipité son dernier pas vers l'éternité ! » Suivant Esquirol (3), les causes morales de folie chez les femmes enceintes ou récemment accouchées sont aux causes physiques dans le rapport de 4 : 1, et sur 92 observations qui lui sont personnelles, 29 ont trait à des femmes non mariées.

ARTICLE III.

EFFETS DE LA GROSSESSE SUR LES MALADIES DÉJÀ EXISTANTES.

Après avoir indiqué les principales modifications de l'appareil utérin pendant la grossesse, et les sympathies nouvelles qu'elles éveillent, je

(1) Pritchard, *On Insanity*, p. 312.

(2) Montgomery, *Signs and symptoms of pregnancy*, p. 22.

(3) Esquirol, *Des maladies mentales*. Paris, 1838, t. I.

ne puis mieux terminer ce chapitre qu'en indiquant les effets de la grossesse sur les maladies déjà existantes. Le sujet est certainement plein d'intérêt; mais je ne puis, dans un ouvrage de cette nature, lui donner toute l'extension qu'il comporte. « Je pense, dit Montgomery, qu'on peut sans crainte avancer que la grossesse protège la femme contre l'invasion de certaines maladies. » Je crois, suivant l'opinion générale, que lorsque l'économie tout entière est sous l'influence d'une modification générale importante, elle est moins sujette à se laisser envahir par d'autres actions morbides. Ainsi, on a observé que, pendant certaines épidémies, les femmes enceintes étaient moins souvent atteintes par l'influence épidémique que d'autres. D'un autre côté, lorsque des femmes atteintes de certaines maladies venaient à concevoir, l'action morbide paraît enrayée, quelquefois même elle est complètement suspendue, comme on l'a souvent vu pour des phthisiques.

OBSERVATION. — Je soignais une femme atteinte d'une tumeur blanche du coude. La maladie avait fait de grands progrès et ne paraissait en aucune façon modifiée par le traitement, lorsque tout à coup se manifesta une amélioration considérable. Après avoir interrogé ma malade, je pus conclure qu'elle était enceinte d'environ six semaines. A partir de ce moment, l'amélioration augmenta d'une façon graduelle et continue; à la fin de la grossesse, la guérison était complète et ne s'est pas démentie depuis (1).

[Des autorités considérables ont défendu cette opinion (Cullen, Bordeu, Portal) (2); mais des observations rigoureuses ont amené aujourd'hui les médecins à des conclusions bien différentes. Grisolle a démontré que, loin de suspendre les progrès de la phthisie, la grossesse semble au contraire en précipiter la marche (3). Dubreuil (de Bordeaux) est arrivé au même résultat (4).

La grossesse a également une influence fâcheuse sur la marche de certaines maladies chroniques qui sont aggravées par la compression mécanique résultant du développement de l'utérus. Ainsi la dyspnée, la gêne de la circulation en sont considérablement accrues. Il en est de même dans certaines affections chroniques qui deviennent quelquefois une cause d'avortement et d'accouchement avant terme (5).

On a pensé que la grossesse pouvait avoir une influence heureuse sur les accidents nerveux graves auxquels donnent lieu l'hystérie, l'épilepsie;

(1) Montgomery, *Signs and symptoms of pregnancy*, p. 25.

(2) Fonsagrives, *Thérapeutique de la phthisie pulmonaire*. Paris, 1866, p. 31.

(3) Grisolle, *De l'influence que la grossesse et la phthisie exercent réciproquement l'une sur l'autre* (Bulletin de l'Académie de médecine. Paris, 1849-1850, t. XV, p. 10, et Archives générales de médecine, janvier 1849, 4^e série, t. XXII).

(4) Dubreuil, *Influence de la grossesse et de l'accouchement sur la phthisie pulmonaire* (Bulletin de l'Académie de médecine. Paris, 1851-1852, t. XVII, p. 14).

(5) Jacquemier, *Manuel des accouchements*. Paris, 1816, t. 1, p. 495.

mais ces présomptions ne se sont pas réalisées. Quelquefois, il est vrai, on a vu les accès diminuer ou disparaître pendant la gestation pour reparaître de nouveau après l'accouchement. Il faut aussi mettre en ligne de compte les faits où ces accidents ont paru débiter avec les premiers signes de la grossesse. En somme, la grossesse, dans la plupart de ces cas, est plutôt nuisible qu'utile (1).]

Nauche (2) a donné un chapitre excellent concernant les effets de la grossesse sur les maladies aiguës et chroniques, et réciproquement. « La grossesse, dit-il, accroit en général toutes les maladies aiguës, principalement lorsqu'elles ont leur siège dans l'utérus. Elle peut devenir un moyen de guérison de l'hémoptysie, du saignement de nez et des hémorragies dont le siège est éloigné de l'utérus..... La grossesse produit des effets moins marqués dans les affections chroniques. Celles qui ne sont pas voisines de l'utérus sont cependant ralenties dans leur marche: ainsi, l'on voit des engorgements au sein qui auraient pu se convertir en squirrhes et en cancers se dissiper entièrement.... L'expérience a appris qu'il en résulte momentanément de bons effets dans la phthisie, à raison de l'espèce de dérivation que la grossesse occasionne.... Si l'on en excepte les spasmes et la descente, elle ne produit que de mauvais effets dans les maladies chroniques de l'utérus, à raison de l'abord des liquides qu'elle y détermine. »

CHAPITRE II

SOINS A DONNER A LA FEMME ENCEINTE

Il n'arrive pas souvent que dans les cas ordinaires et simples le médecin soit appelé à donner des soins à la femme enceinte. Cependant il est nécessaire que tout médecin puisse diriger convenablement une femme dans ces conditions, ne fût-ce que, parce que, d'après ces conseils, les femmes acquerront des notions plus complètes et plus saines sur la conduite qu'elles ont à tenir. Les règles, en pareil cas, ne sont ni nombreuses ni compliquées; elles ne sont que de simples déductions tirées des modifications amenées par la grossesse, et vérifiées par l'expérience.

Il y a plus à faire pour prévenir les causes de troubles, en pareil cas, que pour remédier à leurs effets.

(1) Cazeaux, *Traité de l'art des accouchements*, 6^e édition. Paris, 1862, p. 363.

(2) Nauche, *Des maladies propres aux femmes*. Paris, 1829, t. II, p. 690.